– Tiens. Puisque tu n'as rien à faire…

En réalité, je faisais quelque chose : je rêvais. Pour moi une occupation essentielle. Mais quand mon père commençait sur ce ton, mieux valait ne pas répliquer.

Parfois, ça me prenait, je répliquais quand même… Et je passais la soirée à m'en repentir. Car apou avait la torgnole prompte et la taloche vive. Pas méchante : vive.

Parfois, ça le prenait, c'est lui qui ne pipait mot. Pouce. On avait, comme ça, des pauses, des trêves. Il était trop fatigué. Il cousait jusque tard dans la nuit.

Mon frère André et moi, on en profitait pour faire les quatre cents coups, et même les quatre cent mille… Le temps de laisser à mon père le soin de faire sa provision de griefs, façon Raminagrobis. Apou ressemblait d'ailleurs à un gros chat. Un gros chat en pantalon à bretelles.

Et puis, après trois, quatre jours de zéro engueulade, un beau matin, paf, ça partait, droit sur l'oreille, les joues et les fesses.

– Puisque tu ne fais rien…

Motus, donc. Mon frère vadrouillait dehors, j'aimais mieux ne pas être seul pour monter au filet de la grogne paternelle.

– Tu vas aller, dit mon père, chez M. Rosenfeld lui porter les deux gilets qui sont là. Ils sont finis.

J'aime bien les livraisons. Mon père me donne les sous pour le métro, ma mère me glisse une pièce qui paiera, au retour, le pain pour la famille et ma petite tablette de chocolat Menier.

Je prends les gilets sur leurs cintres, je les emballe dans du papier. Mon père fait un geste :

– Tu les as pliés comme il faut ? Fais voir.

Je les ai pliés comme il faut, et je le sais. Mais je le laisse vérifier. Il ne me fera pas de compliments, ça aussi je le sais. Pas le genre de la maison Pollak. Une absence de reproches, ce sera déjà pas mal.

Apou scrute les plis, hoche la tête et garde le silence. Son signe de tête qui signifie : « C'est bon, tu peux y aller », c'est tout ce que j'aurai comme compliment. Je n'en demande pas davantage.

– Charles !

À nouveau, il m'arrête. Je me trouve sur le seuil qui sépare notre entrée de la pièce qui lui sert d'atelier.

– Ton béret. Oublie pas.

Je fais une grimace au mannequin en bois et tissu, tout hérissé d'aiguilles et d'épingles. Il a du bol, le mannequin. Il ne sort jamais. On ne lui ordonne pas de se couvrir la tête. Au reste, il n'en a pas, de tête.

– J'oublie pas. Il est dans ma poche.

Comme si je pouvais l'oublier, ce sacré béret! C'est l'étui de mon cerveau. Si je me baladais sans boîte crânienne, sûr que mon père s'en ficherait comme de l'an onze. Mais sans couvre-chef… Holà, pas question! Dieu l'a dit, Dieu le veut, Dieu commande. Apou est son porte-parole, son serviteur humble et indéfectible.

Je m'enfonce le béret jusqu'aux sourcils.

– Tu l'as sali, note mon père en yiddish. Regarde, il est plein de poussière.

Et là, je fais le genre de chose qui fait généralement hurler de rire tout le monde. Au lieu d'enlever mon béret pour vérifier de *visu* et en direct, je retraverse l'atelier et vais me planter devant le miroir qui sert aux essayages, et je baisse la tête pour essayer de constater la présence de poussière.

C'est comme ça. Je ne le fais pas exprès, je le jure. Ce qui semble compliqué aux autres m'apparaît, à moi, tellement évident.

Je ne sors pas tout de suite. Je fais un crochet par la salle à manger, où j'ai laissé mon jeu de cartes et mes dés. On ne sait jamais, si je rencontre un gars de la bande, ça peut servir.

Le mur d'un garage devant nos fenêtres, tout haut, tout proche, tout moche, barre radicalement l'accès au soleil. À cause de lui, il fait sombre partout dans notre appartement. La lumière reste allumée du matin au soir. Pas terrible pour les travaux de couture.

Cartes et dés en poche, le paquet avec les gilets sous le coude, je dévale l'escalier.

Comme chaque fois que je déboule dehors, la rue des Martyrs m'offre son toboggan de pavés en piqué. L'hiver, quand ça neige, avec les copains, on glisse jusqu'au boulevard Rochechouart, accroupis sur une luge qui était une caisse de poireaux trois minutes avant. Le truc, c'est de faire toute la pente d'un trait, sans s'arrêter. Mais ça n'arrive presque jamais… Toujours un passant pour vous empêcher de luger en rond!

Aujourd'hui, il fait beau, c'est mai. Les onze

platanes de la place des Abbesses commencent à nous faire les yeux doux. Un violoniste s'est installé sous la marquise à festons du métro. Il joue un air triste. Mais le violon, c'est rarement gai, même quand c'est gai. Au moment de m'engouffrer dans le métro, j'aperçois mon copain Marcel parmi les badauds qui écoutent. J'aurais dû m'en douter. Marcel, on le trouve toujours là où il y a de la musique. Je lui fais signe.

– Où tu vas ? demande-t-il.

Je lui explique.

– Tu m'accompagnes ?

Il m'accompagne. Malgré la musique qui continue sans lui. Marcel, c'est mon ami.

*
* *

Mon père et M. Rosenfeld exercent la même profession… mais pas de la même façon ! M. Rosenfeld est tailleur à son compte, il coud du sur-mesure pour les beaux messieurs des beaux quartiers, il reçoit sa clientèle huppée dans son appartement-atelier. Être tailleur en appartement, c'est plus coté, plus prestigieux qu'en boutique.

Mon père n'a même pas de boutique. Depuis